

approche liminaire le cas des installations portuaires de Kavala comme modèle historique du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux contributions originales concernent Délos dont l'importance commerciale à la fin de l'époque hellénistique est considérable, mais encore peu exploitée à propos des stockages. La question est enfin ouverte, même si beaucoup reste à faire du point de vue archéologique. Il est vrai que les bâtiments du front de mer sont en partie immergés. On distingue plusieurs types de construction : pièces polyvalentes, mi-réserves, mi-ateliers, magasins avec espace de stockage, édifices commerciaux, bâtiments industriels, entrepôts de tailles variées. De nombreuses petites installations, parfois simplement en mezzanine, relèvent d'une micro-économie de quartier, ou de structures de conditionnement et de redistribution. Dans d'autres cas, en front de mer, les unités servent au transit des marchandises. Il n'est pas toujours aisé de trancher entre économie portuaire et économie domestique, ni entre usage privé et usage commercial. Une première ébauche de typologie fonctionnelle est désormais fixée. Ce sont de belles perspectives qui s'ouvrent pour comprendre les modalités du commerce délien. Les vestiges d'Hergla (Tunisie) sont spectaculaires, mais difficiles à interpréter. *In fine*, ce sont les sols surélevés d'Ostie, de Portus et de Rome qui ont fait l'objet de nouvelles découvertes présentées dans le volume. Le travail d'édition est très soigné ; l'ouvrage est accompagné d'*indices*, de résumés, et d'une bibliographie cumulative et raisonnée. Voilà un sujet désormais bien balisé. Réussir un tel programme en dix ans en partant d'une feuille quasi blanche, c'est remarquable.

Georges RAEPSAET

Thorsten FÖGEN & Edmund THOMAS (Ed.), *Interactions between Animals and Humans in Graeco-Roman Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, 498 p., ill. Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-054416-9.

Issu d'une série de séminaires et conférences à l'Université de Durham, ce volume propose 18 contributions relatives aux relations et interactions entre homme et animal dans l'Antiquité. Ici, il est peu question de forces de travail, de paléozoologie, d'identification et d'usages pratiques et utilitaires, mais plutôt d'approches et de catégories d'interactions qui touchent à la manière dont l'homme et l'animal se lient, se comprennent, et où interviennent la sensibilité, l'émotion et l'intelligence, la psychologie et la philosophie, à travers les sources narratives et littéraires voire iconographiques ; aussi de vérifier les liens entre les catégories documentaires. La représentation, la mise en scène, la symbolique dans la vie et dans la mort, les valeurs positives ou négatives attachées aux animaux y sont mises à l'honneur et démontrent, contrairement aux idées reçues, que la manière de voir l'animal et de vivre avec lui dans l'Antiquité n'est pas si éloignée de la nôtre. Si la passion d'Hadrien pour son cheval Borysthène constitue un exemple particulièrement évocateur, le rôle de l'animal apparaît dans de nombreux moments de la vie, dans l'intimité domestique, comme animal de compagnie, mais aussi comme attraction publique, et pour des tâches économiques où il met son énergie au service de l'homme et le soulage. L'animal est aussi médiateur du pouvoir divin et lui est sacrifié. Il est encore un pourvoyeur alimentaire de première nécessité. Son statut dans l'univers du vivant fait l'objet de spéculations et théories philosophiques, anthropologiques et sociologiques, la capacité de communiquer par le langage construit apparaissant comme un des signes discriminants principaux. Il s'agit de montrer que

l'interconnexion entre « humans and non-human animals » se situe à différents niveaux dans des structures relationnelles qui tiennent du « network » et de contextes environnementaux et culturels. Toutes les catégories font l'objet d'analyses, de l'animal de grande proximité à ce que l'on appelait autrefois les « nuisibles » ou les « exotiques » car, quelle que soit la nature de l'interactivité, elle est révélatrice d'une relation définie, rejet, passion, miroir, projection, transposition, assimilation... Une originalité soulignée de la relation homme-animal dans les périodes anciennes serait liée à une espérance de vie plus similaire, car nettement plus courte pour l'homme dans l'Antiquité que de nos jours. Partant d'une approche anthropologique large, les thèmes abordés sont multiples et très ouverts. De l'abattage alimentaire au petit oiseau de Catulle, de la bestialité à la passion amoureuse, il y a place pour bien des choses, on en convient aisément : le prolongement vers ou sur l'animal de ses propres sentiments, un grand classique, le récit métaphorique, les métamorphoses avec l'âne d'Apulée en bonne place, les codes de la communication et de la reconnaissance réciproque, le niveau de conscience morale, le sens de l'observation, les jeux parodiques dans le théâtre, l'animalité de comportements humains, le potentiel d'interchangeabilité de statuts, les fabulistes, l'animal « étrange », exotique, les hybrides si nombreux dans les récits mythiques et l'iconographie, les appréciations variées voire contrastées du même animal selon les contextes ou les cultures, les tentatives d'approches scientifiques et rationnelles face aux recettes fantaisistes, le concept et le vocabulaire. Une bibliographie raisonnée d'une quarantaine de pages clôture cet ouvrage riche de matières et de perspectives originales.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus des actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'autosuffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du *topos* littéraire que de la vie réelle, même si dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David B. Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuarum*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près